

F. Panarelli se charge, en début de volume, dans un article d'une grande perspicacité, d'élaborer, grâce à une minutieuse exposition du contexte politique et religieux de la Basilicate au début du XIII^e siècle, une chronologie renouvelée de la fondation du monastère de Santa Maria la Nova. Il apparaît en effet qu'une manipulation des sources a été opérée par les érudits de l'époque moderne pour différentes raisons, ce qui a conduit l'historiographie ancienne à anticiper de quelques années la fondation de la communauté, mais aussi à exagérer le rôle de l'archevêque (fort contesté) d'Acerenza-Matera, Andrea, sous la responsabilité duquel les premières religieuses seraient arrivées de Palestine à Matera. Qu'elles soient dues aux manipulations ou au simple oubli entraîné par le passage des siècles, les incertitudes concernant la fondation de la communauté de Santa Maria la Nova avaient en effet fini par donner corps à une véritable « légende ». L'aspect même de l'église que les religieuses firent bâtir à leur arrivée n'a certes pas peu contribué à l'édification de cette légende, ainsi que le montre l'historienne de l'art Luisa Derosa. Les influences que l'on peut repérer encore aujourd'hui dans le bâtiment sont multiples : l'architecture du bâtiment semble renvoyer en partie à des modèles cisterciens, tandis que les sculptures et l'ensemble de la décoration rappellent plus clairement l'Orient et induisent L. Derosa à émettre l'hypothèse que des maîtres venus de Terre sainte aient pu travailler sur le chantier de Santa Maria la Nova.

L'église est abandonnée entre la fin du XV^e siècle (époque à laquelle les moniales déménagent dans un nouveau monastère) et 1610 (date de la fondation de l'hôpital adjacent), puis considérablement transformée au XVIII^e siècle, lorsque la paroisse de San Giovanni Battista y est transférée. Ces changements successifs sont bien mis en évidence par la contribution de Francesca Sogliani et Isabella Marchetta, qui rendent compte des fouilles archéologiques effectuées dans la zone de l'église Santa Maria la Nova/San Giovanni Battista durant ces dernières années. Les fouilles du cimetière situé à l'ouest de l'église ont particulièrement retenu l'attention des A. : le nombre et la variété des inhumations remontant aux XIII^e et XIV^e siècles semblent accréditer l'idée d'une très bonne intégration dans la société matérane médiévale de la communauté des moniales « orientales » de Santa Maria. On aurait aimé, toutefois, que l'analyse soit poussée un peu plus avant à ce propos. Enfin, la contribution de Monica Granieri analyse un document archivistique exceptionnel, la *platea* de 1596, qui recense le patrimoine foncier et immobilier du monastère de la Santissima Annunziata (nouvelle intitution du monastère de Santa Maria la Nova à l'époque moderne). Il apparaît ainsi que les moniales étaient richement dotées, tout comme leurs consœurs des autres monastères féminins de Matera avec qui elles finissent, au XIX^e siècle, par posséder le quart de tout le patrimoine foncier de la ville ! Cependant, les propriétés foncières des moniales n'auraient pas été suffisamment rentables pour leur éviter de s'endetter considérablement lors de la construction de leur nouveau monastère. La *platea*, nous dit l'A., contient de nombreuses représentations graphiques et l'on regrette qu'aucune reproduction ne soit proposée au lecteur, alors que les autres articles présentent de nombreuses illustrations – il n'a peut-être pas été possible d'obtenir des photographies de ce document d'archives. Reste que le voyage en terre matérane que nous propose F. Panarelli et ses collaboratrices est aussi dépaysant qu'instructif, et promet (C. Andenna nous l'annonce) de nouvelles avancées dans l'étude des nombreuses *religiones* féminines du XIII^e siècle.

Sylvie DUVAL

Arbor ramosa. Studi per Antonio Rigon da allievi amici colleghi, a cura di Luciano BERTAZZO, Donato GALLO, Raimondo MICETTI, Andrea TILATTI. Padova, Centro Studi Antoniani, 2011, 736 p., 20 pl. n. et bl. et coul. (Centro Studi Antoniani, 44). – 59 €.

À l'ombre de ce titre, accompagné d'une image représentant Antoine de Padoue prêchant du haut d'un noyer, se déploie un volume dense, marqué par une très forte

cohérence thématique : celle de la « storia religiosa », que revendiquent les quatre artisans de ces mélanges et A. d'une introduction à quatre voix, en toute connaissance du caractère générique de cette étiquette, mais également de la spécificité qu'ont su lui donner les travaux du dédicataire de l'ouvrage, Antonio Rigon.

Le gros volume, placé par Giuseppina De Sandre Gasparini sous le double signe des souvenirs et des réflexions, se compose d'une quarantaine d'articles, répartis en trois sections d'importance croissante : « Generalia » ; « Franciscalia » ; « Institutions ecclésiastiques et société locale : culture et vie religieuse ». Des branches maîtresses de la première section (la prophétie, le culte des saints, l'hérésie, la papauté, les ordres religieux), on découvre, au fil des pages, les ramifications innombrables de l'histoire religieuse pratiquée, enseignée ou partagée par A. Rigon et que lui offrent en retour ses élèves, collègues et amis. Du côté franciscain, les *Vies* de François dans leurs diverses traditions manuscrites et narratives (Vincent de Beauvais, Julien de Spire, Arnaldo Fortini) ainsi que la prédication en son honneur ; la production de quelques grands auteurs (Hugues de Digne, Guibert de Tournai) et le lexique économique et politique en usage dans l'ordre ; les usages liturgiques ; la commande artistique et les choix iconographiques ; la prédication – et bien évidemment celle de et sur Antoine de Padoue –, y compris comme forme d'évangélisation provocatrice allant jusqu'au martyre ; les pratiques de l'écrit documentaire ; les choix spatiaux et leurs évolutions au gré de l'affirmation de l'Observance. Du côté des rapports entre institutions ecclésiastiques et société locale, on retrouve, à l'échelle de l'Italie nord-orientale, celle de Venise, Vérone, Padoue, Trévise et leurs territoires, avec quelques incursions en Piémont et dans le diocèse de Chieti, les grandes directions d'enquêtes de la première partie. Les structures de l'Église séculière (diocèses, *pievi*, associations de clercs), leurs acteurs (évêques, vicaires, visiteurs, chapelains ou simples clercs), et leurs éventuelles transformations ; les établissements réguliers et les ordres religieux (l'ordre cistercien, l'ordre hospitalier des crucifiés, celui de Monteoliveto ou des chartreux, l'observance dominicaine, celle bénédictine de Sainte-Justine) ainsi que leurs mouvances laïques ; les vecteurs de la transmission du message religieux (prédication, laude, images, épigraphie monumentale) et les pratiques documentaires de la religion urbaine (registres épiscopaux, registres notariaux, testaments, inventaires) ; enfin les formes marginales, voire déviantes, de la religiosité laïque.

Certains pôles – Padoue et notamment le sanctuaire du Santo –, certains personnages chers à Antonio Rigon – Antoine de Padoue, évidemment, François d'Assise, mais aussi l'évêque de Padoue Ildebrando Conti, ami de Pétrarque et des ascètes de Monteoliveto et de la Chartreuse – reviennent à plusieurs reprises au fil des pages, comme pour souligner la cohérence et l'unité dans la diversité – dignes de la production de son dédicataire – de cet épais volume, auquel ne manque qu'un index qui aurait permis au lecteur de mieux cueillir les fruits de cet arbre branchu.

Cécile CABY

FUMI (Luigi). *Eretici e ribelli nell'Umbria dal 1320 al 1330, studiati sui documenti inediti dell'Archivio segreto Vaticano*. Spoleto, Fondazione Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, 2011, x-526 p. (Uomini e mondi medievali, 26). – 42 €.

Un'operazione editoriale di ristampa di studi tardo-ottocenteschi, com'è questa dei lavori di Luigi Fumi sull'eresia in Umbria, richiede la valutazione sia del lavoro originale che della sua riproposizione moderna. Con l'attenzione e l'accuratezza che li contraddistingue da anni, i membri del comitato editoriale del Centro italiano di studi sull'alto Medioevo di Spoleto hanno deciso di offrire agli studiosi dell'Umbria medievale e dell'eresia questi contributi del A., già storico ed archivista, dapprima pubblicati a puntate sul *Bollettino della Regia Deputazione di Storia Patria per l'Umbria* tra il 1897 e il 1899, poi sintetizzati in un più breve volumetto all'inizio del XIX secolo, ed ora – finalmente – completi, in un unico, ponderoso volume, elegante e ben curato.